

LE PROCES SOCRATE

Entre sur la scène deux hommes.

Le premier, qui doit avoir 30 ans est blond. Sa démarche et son port sont nobles et sa tenue celle d'un roi. Il porte de nombreuses bagues et une médaille à l'effigie de son père en sautoir.

L'autre porte une tunique bleue recouverte d'un drap blanc à bordures d'or, il a dans les 60 ans.

Ils se dirigent vers le centre de la scène.

Prologue :

Alexandre : Aristote, je t'ai fait venir pour t'annoncer une grande nouvelle. Darius le roi des Perses a été retrouvé assassiné dans son palais de Babylone la nuit dernière. Avec sa disparition s'ouvre devant moi un empire immense : des richesses de l'Egypte des Pharaons aux merveilles de l'Indus tout ce qui appartenait au Roi des Rois, je l'ai pris. Les Hellènes vont enfin retrouver la paix de leurs ancêtres et ces barbares de Perses n'envahiront pas de sitôt leur sol béni. Cette victoire, je la dois à mon peuple valeureux qui me suit depuis le début de cette juste guerre, mais je sais aussi reconnaître l'engagement des conscrits de Grèce qui se sont battus avec courage. C'est pourquoi je veux, pour les remercier, leur accorder une faveur.

Aristote : Laquelle, noble et puissant Alexandre ?

Alexandre : Celle de les renvoyer auprès de leurs femmes et de leurs enfants pour annoncer la bonne nouvelle et me rendre les hommages que j'en attends. Mais avant cela, je voulais te consulter sur un détail qui me préoccupe : respecteront-ils leur engagement de rester sous la tutelle macédonienne ?

- Aristote : N'aie aucune crainte, Grand Alexandre, les Grecs se retireront sans faire d'histoire, heureux de la faveur que tu leur accordes. Certains même, comme je le pressens, demanderont la grâce de rester dans ton armée.
Pour eux, depuis les heures de gloire de leurs pères à Marathon, le rêve de la défaite des Perses est devenu réalité. En outre, ta filiation aux Rois d'Argos te fait le légitime héritier des plus grands rois qu'ait connu notre patrie, tu peux par ce privilège...
- Alexandre : Ce ne sont pas les Grecs dans leur ensemble qui m'inquiètent mais plutôt ces incorrigibles Athéniens, toujours prêts à chicaner, à faire et à défaire leurs gouvernements sans aucune vergogne. Je veux savoir s'ils honoreront la parole donnée à mon père le roi Philippe de Macédoine.
- Aristote : Noble Alexandre, les Athéniens, plus qu'aucun autre peuple de la grande Grèce, sont fidèles à la parole donnée.
- Alexandre : Vraiment ?
- Aristote : La parole est sacrée au cœur d'Athènes et circule comme le sang dans nos veines. A tel point que cela en est devenu un art véritable qu'on appelle la rhétorique : Aristodème l'Athénien te l'a enseigné dans ton enfance. Platon, mon maître, la tenait du grand Socrate qui lui-même l'avait reprise aux sophistes. D'ailleurs il y a un adage qui dit : Athènes est tenue par la parole, maîtrise la parole, tu maîtrises Athènes.
- Alexandre : Tu m'amuses, Aristote, à toujours défendre ton peuple bec et ongles.
Mon père Philippe le Grand n'a pas eu à beaucoup parler pour soumettre ta cité à la loi macédonienne.
- Aristote : Puissant Alexandre, les Grecs n'aspirent qu'à la paix, après tant d'années de guerres fratricides.

Alexandre : Il y a un autre adage qui dit : il faut diviser pour mieux régner, qu'en penses-tu ?

Aristote : Je t'en conjure, noble roi, notre patrie est bâtie sur un volcan : les Dieux nous ont donné en partage une terre bien ingrate, jette une étincelle et toutes les vieilles haines ressurgissent, toute la Grèce sombre dans les flammes. J'ai trop vu dans ma jeunesse ces champs d'oliviers brûlés encerclant les cités affamées, les maladies se répandre, la mort se lever, la recherche s'éteindre ; quel intérêt trouveras-tu dans un pays réduit à l'indigence après tant d'années de gloire et de progrès ?

Alexandre : Rassures-toi, mon vieux précepteur, je ne cherche pas à mettre la Grèce à feu et à sang. Vous n'avez rien à craindre de ma part : c'est au nom de la liberté que je mène mon combat contre les barbares, il serait absurde que je détruise Athènes, symbole de liberté. C'est pourquoi je libère les conscrits engagés dans mes armées, qu'ils témoignent de ma mansuétude. Pour ce qui est d'Athènes, à la condition de calmer le zèle oratoire d'un certain Démosthène, j'ai l'intention d'y faire construire un grand Théâtre : il portera mon nom et sera dédié à Dionysos. Qu'en dis-tu ?

Aristote : Si tu fais cela, grand Roi, tu peux être assuré de l'entière adhésion des grecs. Comme je te l'ai dit, l'Athénien est un grand bavard, le théâtre est pour lui une sorte de lieu d'expiation : il y met en scène sa vie et y assiste comme spectateur.

Alexandre : Ne penses-tu pas que l'exercice du théâtre pour l'acteur comme pour le spectateur est bénéfique à sa connaissance ?

Aristote : Certainement, divin Alexandre, toutefois j'ai connu nombre de grands acteurs qui n'étaient pas sages du tout, et des auteurs très sages qui n'écrivaient que des comédies grivoises.

- Alexandre : Tu sembles évoquer la figure d'Aristophane ?
- Aristote : En effet, mon roi, Socrate a dit une chose très juste sur le théâtre : alors qu'il était fustigé sur la scène par ce diable d'Aristophane, il se leva dans l'assistance et s'écria en riant : « Le théâtre n'est-il pas comme un grand banquet où chacun peut rire de l'autre sans se fâcher ? »
- Alexandre : Tu parles souvent de cet homme, Socrate, qu'avait-il de plus que les autres ?
- Aristote : Rien de plus, rien de moins assurément : comme toi, grand roi, il y avait en lui une part de divin qui l'élevait au-dessus de la multitude mais son combat à lui, a été d'enseigner aux hommes la quête de la vérité. C'est ce qui a causé sa perte.
- Alexandre : Il semble qu'il n'ait rien laissé derrière lui ?
- Aristote : Tu es bien renseigné, mon Roi, en effet, Socrate n'a rien écrit de sa vie.
- Alexandre : Pourquoi donc ?
- Aristote : Je vais te le dire, Alexandre, mais auparavant laisses-moi, Ô Roi des Rois, fondateur d'Alexandrie, te rappeler l'oracle d'Amon Râ le Dieu Egyptien. Ce dieu passait pour l'inventeur de tous les arts, de toutes les sciences ; il avait entre autre inventé l'écriture. Soucieux de transmettre toutes ces découvertes aux Egyptiens, il alla voir le roi de Thèbes pour lui faire-part de ses projets. « L'enseignement de l'écriture, ô Roi, lui dit-il, accroîtra la science et la mémoire de ton peuple, car j'ai trouvé le remède de l'ignorance et de l'oubli. »
« Ingénieux Amon Râ, répondit le roi. Tu es, par ton pouvoir divin, capable de créer les arts et toute chose, mais moi par mon autorité et ma responsabilité de monarque, je dois juger en quelle mesure ils porteront tort ou profit à ceux qui les mettront en usage. Et malheureusement je ne partage pas ton optimisme.

Tu dis que l'écriture est le remède à l'oubli et moi je prétends qu'au contraire elle produira l'effet inverse chez les hommes en leur faisant négliger l'effort de mémoire. Confiants dans l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non plus du dedans, au fond d'eux-mêmes qu'ils chercheront à susciter leurs souvenirs. Ce que tu leur offre n'est pas la science, c'est la présomption du savoir, car quand ils auront beaucoup lu sans apprendre, ils se croiront très savants. L'écriture est tout au plus un rappel du souvenir mais nullement un appel à cette réminiscence intérieure sans laquelle il n'y a pas de véritable savoir. Elle créera des hommes vains et vaniteux. »

Voilà ce que disait le Roi de Thèbes, Socrate pensait certainement la même chose. Il préférait de loin le rapport humain du dialogue, le jeu des questions réponses avec son interlocuteur plutôt que l'écrit.

Car au fond le désir d'écrire suppose qu'on veuille communiquer à distance dans l'espace avec des destinataires absents ou éloignés ; ou bien dans le temps, pour la postérité. Et en tout cas qu'on puisse s'adresser à tous, du haut de son savoir.

Socrate lui ne cessait de répéter qu'il ne savait rien, comment aurait-il pu écrire son ignorance ?

Au fond, il n'a jamais cherché à faire porter sa voix au-delà des longs murs qui conduisent au Pirée. Si sa postérité a passé le temps j'aime à penser que son souvenir s'est transmis de bouche à oreille comme dans un conte.

Alexandre : Parles-moi de lui, comment est-il mort ?

Aristote : Ta question m'étonne, mon roi ; d'habitude quand on cherche à connaître un homme on s'enquière de ses actions ; mais pourtant, dans le cas de Socrate, sa mort ne manque pas d'intérêt : car vois-tu, noble Alexandre, Socrate a eu une mort exemplaire à l'image de sa vie. Cela est arrivé il y a soixante-dix ans, quand Athènes sortait de la tyrannie et venait tout juste de regagner sa démocratie. Certains des tyrans avaient été proches de Socrate et bien qu'ils aient détourné son enseignement, le peuple l'a tenu

pour responsable de leurs actes et l'a condamné à mort.

Alexandre : Sortons mon vieux précepteur, l'éclaircie nous appelle et tu vas me conter comment Socrate s'est défendu devant ses juges.

Aristote : Je vais essayer, grand roi, de te faire un fidèle rapport de ce procès qui marqua les esprits et que Platon mon Maître a consigné dans son Apologie. L'acte d'accusation se composait ainsi.....
(Ils sortent).

Voix Off : *Socrate ne respecte rien, il dresse les jeunes contre les vieux, il sape les bases sacrées de l'organisation sociale, invente des dieux imaginaires contre les dieux ancestraux de la Cité, critique le régime garant de la paix civile, ironise sur les croyances et se moque de l'éducation d'antan.
C'est un subversif dangereux qui manie la langue avec une habileté redoutable : il fait d'une bonne cause une mauvaise et embrouille les esprits pour les mener au doute. Le pire est qu'il s'en réjouit.
Son influence pernicieuse sur nos enfants les gâte en les attirant dans une attitude rebelle vis à vis de nos institutions et insolente à l'égard de leurs pères.
Son élimination est une urgence pour la cité et sera saluée par le peuple comme une mesure de salubrité publique.
Peine demandée : la mort.
Juges, maintenant c'est à l'accusé de présenter sa défense, la clepsydre mesurera son temps de parole, toutefois méfiez-vous de l'art avec lequel Socrate manie le discours pour ne pas vous laisser troubler et rendre la justice en conscience.*

Pendant l'acte d'accusation et le départ d'Alexandre avec Aristote on distingue Socrate assis sur un fauteuil, écoutant son accusateur.

La plaidoirie de Socrate

Quelle impression mes accusateurs ont fait sur vous, Athéniens, je l'ignore. Pour moi, en les écoutant, j'ai presque oublié qui je suis, tant leurs discours étaient persuasifs. Et cependant, si je peux me permettre, ils n'ont pas dit un seul mot de vrai. Mais ce qui m'a le plus étonné parmi tant de mensonges, c'est quand ils ont dit que vous deviez prendre garde de vous laisser tromper par moi, parce que je suis habile à parler. A moins qu'ils n'appellent habile à parler celui qui dit la vérité.

Aussi, Athéniens, ai-je une demande à vous faire, c'est que, si vous m'entendez présenter ma défense dans les mêmes termes que j'emploie pour vous parler, soit à l'agora et près des échoppes des artisans, soit en d'autres endroits où beaucoup d'entre vous m'ont entendu, vous n'alliez pas vous en étonner et vous offenser. Ainsi, vous m'entendrez parler sans règle, avec les premiers mots venus : car j'ai la conviction que mes paroles sont justes ; de fait, il ne me siérait guère à mon âge de venir devant vous façonner mes discours comme un petit jeune homme. De plus, sachez-le, parvenu à mes 70 ans, c'est la première fois que je comparais devant un tribunal, et je ne sais pas très bien comment il faut s'y comporter.

Pour commencer, Athéniens, il est juste que je me défende contre les premières accusations mensongères portées contre moi, je plaiderai ensuite contre les accusations plus récentes.

C'est qu'ils se sont fait nombreux, ceux qui m'ont accusé auprès de vous, depuis longtemps déjà, et sans rien dire de vrai : et je redoute ceux-là plus que mes

nouveaux censeurs, car ils vous ont rempli dès l'enfance les oreilles de leurs calomnies.

Que disaient-ils ? : qu'il existe un certain Socrate, savant homme, tant penseur des phénomènes célestes que découvreur de tous les mystères souterrains, qui d'une mauvaise cause en fait une bonne (en d'autres termes : qui embrouille tout) et qui enseigne aux autres à faire de même ! Tel est, à peu près leur acte d'accusation : c'est en effet ce que vous avez vu, vous aussi, dans la comédie d'Aristophane « les Nuées », un Socrate qu'on voiturait par la scène, qu'on trimballait dans les airs et qui débitait quantité de fadaïses sur un tas de sujets dont je n'ai pas la moindre compétence, ni grande ni petite.

Ce que j'en dis n'est pas pour dénigrer de telles sciences, à supposer qu'il existe un homme savant en ces matières, mais c'est qu'en effet je n'ai aucune part à ces savoirs. Et je cite pour témoin précisément la plupart d'entre vous, car vous êtes nombreux à m'avoir entendu dialoguer : expliquez vous et éclairez-vous donc les uns les autres et vous me rendrez, j'en suis sûr, cette justice que vous ne m'avez jamais entendu parler de ces choses-là.

Ainsi vous comprendrez qu'il n'y a rien de fondé là-dedans, et en particulier, si vous avez entendu dire que j'entreprends l'éducation des gens et que j'y gagne de l'argent, cela non plus n'est pas vrai.

D'ailleurs, j'exècre les sophistes et leur cupidité. Qu'y a-t-il de plus honteux que d'échanger sa science contre de l'argent ? C'est une autre forme de prostitution. Voilà pour eux.

Cependant, Athéniens, il faut bien que je me défende de tous ces ragots, et de cette mauvaise impression que vous avez nourrie si longtemps, et vous l'ôter dans un temps bien court. Je voudrais bien y arriver, pour vous comme pour moi, mais cela me paraît difficile et je ne me fais pas d'illusions à ce sujet.

Qu'il en aille comme il plaît au dieu.

INTER PLATON (les adieux):

Dans un temple

- Platon : Socrate pourquoi ferais-tu ça ?
- Socrate : De quoi parles-tu mon ami ?
- Platon :: Nous quitter ! S'ils te tuent ! Qui te remplacera ?
- Socrate : Aristophane peut-être, ou bien voyons... Ah! si Anaxagore n'était pas mort : il est tombé dans un trou, le pauvre, en observant une comète filer. Il aurait pu me remplacer, dans le ridicule. J'espère bien mon beau Platon que toi au moins, tu ne me remplaceras pas.
- Platon : Comment peux-tu plaisanter ainsi avec moi quand tu sais qu'ils ne te trouveront aucune excuse.
- Socrate : Il ne serait pas mauvais, que je les fasse rire eux aussi.
Car s'ils restent graves et silencieux, les choses risquent de mal tourner pour moi.
- Platon : Ils ne pourront pas. Tu leur diras ? N'est-ce pas ?
- Socrate : Je leur dirai la vérité, c'est tout, Platon.
- Platon: C'est trop dur, Socrate de te voir mourir injustement.
- Socrate : Préférerais-tu me voir mourir justement ?
- Platon : Je ne sais pas, Socrate, je te dis seulement ce que j'éprouve.

Socrate : Tu es en butte aux douleurs de l'enfantement, mon cher Platon, parce que ton âme n'est pas vide mais grosse.

As-tu entendu dire que je suis le fils d'une très vaillante et vénérable sage-femme nommée Phénarète?

Platon : Oui, cela je l'ai déjà entendu dire.

Socrate : As-tu entendu dire que j'exerce le même art ?

Platon : Aucunement.

Socrate : Eh bien, apprends-le, mais ne va pas me vendre aux autres. Ils ignorent, camarade, que je possède cet art et ils s'en vont dire que je suis un original, un marginal bien encombrant.

Mon art d'accoucher, à moi, a les mêmes propriétés que celui des sages-femmes à cela près que ce sont des hommes et non des femmes que j'accouche et c'est sur l'enfantement de leur esprit et non de leur corps que porte mon intervention.. Mais mon art est supérieur à celui des sages-femmes dans la mesure où elles n'ont pas à faire la différence entre une chimère et un être véritable. Si cela leur arrivait, le plus grand et le plus beau travail des sages-femmes serait de reconnaître le vrai du faux. En fait le principal avantage de mon art est de discerner à coup sûr si l'esprit du jeune homme enfante une chimère et une fausseté ou un fruit vrai. On prétend que je suis le plus déroutant des individus et que je fais que mettre les autres dans l'embarras ; il est vrai que ceux avec qui je discute donnent pour commencer, l'impression d'être ignorants, mais peu à peu ils découvrent qu'ils savaient beaucoup ; de moi ils n'ont rien appris. Car si le dieu m'a donné le pouvoir de voir clair en l'autre il m'a privé de réponses. Et je ne sais qu'une chose avec certitude, c'est que, moi, je ne sais rien. C'est de l'autre que viennent les réponses.

Platon : Alors aides-moi à comprendre pourquoi doit-on accepter le malheur ?

Socrate : Mon très fidèle Platon, si tu penses que ma disparition est une mauvaise chose, essaie de voir la vie comme une étape, d'après tout ce qu'on peut voir dans la nature autour de nous. Tu sais comme je m'ennuie à la campagne : les arbres ne m'apprennent rien. Pourtant je crois que la nature nous offre un modèle de l'organisation de ce monde dans la loi triptyque : jeunesse, vieillesse et disparition. Et cette loi nous est à tous commune. L'important est, pour un philosophe, d'en tirer des enseignements et de les mettre au profit du plus grand nombre. Il te faut te comprendre toi-même pour comprendre l'ordre universel. Quand je pense que ces belles mèches blondes seront coupées dans quelques jours.

Platon : Pourquoi dis-tu cela ?

Socrate : Ne porteras-tu pas le deuil, mon ami ?

Platon : Tu es vraiment impossible Socrate!

(reprise du Procès)

"Mais alors, me direz-vous, pourquoi tant de remues ménages autour de ta personne, à quoi est-ce que tu t'occupes donc ? Et d'où sont nées ces calomnies contre toi ? Car je suppose que si tes occupations n'avaient rien de plus extraordinaire que celles des autres, tu n'aurais pas tant fait parler de toi et tant jaser sur ton compte. »

Cette objection me paraît juste et je vais essayer de vous expliquer d'où me sont venues cette notoriété et ces racontars.

Eh bien, (certains croiront peut-être que je plaisante), je ne dois cette renommée à rien d'autre qu'une sorte de sagesse.

(rumeurs)

(me contacter pour connaître la suite)

Henri Guyonnet
Henri.guyonnet@gmail.com

Fin.